Sémitisme

Autor(en): **Elder, Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **23 (1920-1921)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-749708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SÉMITISME

Les antisémites, dont la première manifestation officielle remonte à la pétition adressée en 1880 au prince de Bismarck, chancelier de l'Empire allemand, pour dénoncer l'influence juive comme un péril national, ont fait, par erreur scientifique, du peuple juif une race et accrédité l'expression *race juive*.

L'antisémitisme contemporain prend vraisemblablement sa source dans les théories de M. de Gobineau. Vous savez que l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races* suppose, à l'origine légendaire de la race blanche, deux types purs: l'Aryen et le Sémite. L'Aryen est le plus noble, le plus parfait et domine le Sémite. Peu importe que M. de Gobineau ne trouve plus trace, dans les nations d'aujourd'hui, de ces deux types intégraux et qu'il admette que les mélanges de sang ont établi une décadence irrémédiable! L'antisémite ne voit que la théorie préhistorique. Le Sémite c'est le Juif, type bâtard; et tout ce qui n'est pas juif est aryen, type noble par excellence. De là à opposer ces deux sangs, le pas fut vite franchi. Un raisonnement dénaturé et simpliste créa la race juive, ferment de dissolution, par opposition à la race aryenne, somme inviolée des qualités nationalistes.

M. Salomon Reinach, d'accord au reste dans le fond avec M. de Gobineau, a démontré sans réplique qu'il n'y avait pas de race juive. L'humanité se diversifie en quatre types généraux: les blancs, les jaunes, les noirs, les rouges. Ils ont des caractères rigoureusement définis et qui peuvent être constatés, outre la couleur de la peau. Point de race au delà. Si des groupes offrent des types apparemment persistants, c'est le résultat de conditions historiques particulières. Ainsi les Juifs, resserrés depuis des siècles par les ghettos, les mariages consanguins, le particularisme confessionnel.

Il n'y a pas de race juive, mais il y a un peuple juif. Un peuple qui roule par le monde depuis le temps où il a quitté les sables où s'éleva le palais d'Achab. Ce peuple que M. de Gobineau qualifie, non sans raison, de *choisi*, possède des qualités singulières. D'abord et indéniablement l'intelligence. Une intelligence plus subtile que vaste, moins habile à construire qu'à démonter, aiguë au point de ne jamais se satisfaire, de pousser plus loin, plus avant, même contre ses propres découvertes, une intelligence qui se meut au

travers des mots et dans les replis de toute rhétorique avec la souplesse d'un serpent. Une curiosité insatiable l'aiguillonne, l'esprit de discussion l'anime. C'est le produit de l'antique éducation rabbinique qui, dès ses premiers pas, a façonné Israël à fouiller, retourner, confronter, commenter les textes, en même temps qu'elle lui plantait au cœur, pour l'éternité, l'attente merveilleuse du Messie et des dédommagements célestes.

C'est la face spéculative du Juif qui subsiste même au fond des affaires. Maintes fois la joie de triompher du Philistin, de grandir hors de l'oppression, cède à quelque grand rêve insensé, miraculeux et croulant. Saisir autre chose, du nouveau, du meilleur, réaliser sous une forme quelconque, mais différente des formes établies, un reflet du désir vague, indéfinissable, que l'Orient a tassé dans leurs âmes, voilà des fièvres qui traversent le cerveau du misérable colporteur et du banquier.

Sans doute, si jamais la persécution n'avait obligé le peuple juif à se ramasser sur lui-même, à se cacher, à puiser des forces dans la communion d'une foi rigide et pliée à un formalisme étroit, ses caractères se seraient émiettés au contact des nations comme la berge d'un fleuve s'en va au fil de l'eau. Mais la contrainte les renforça et la nécessité de vivre souvent secrètement, toujours dans une hostilité générale, y ajouta cette souplesse de la personnalité, cette faculté d'assimilation qui va jusqu'au mimétisme.

Assimilation profonde et superficielle à la fois. Profonde dans le domaine de l'intellectualité, du savoir, de la connaissance; superficielle partout ailleurs. Israël, né au désert, n'a jamais vu qu' Israël, c'est-à-dire l'homme, et dans l'homme, à la faveur des ratiocinations religieuses, il n'a vu bientôt que le cerveau. Mais la nature, mer, rivière, monts, et toute la poésie qu'un provincial de France tire de ses spectacles, il l'ignore. La création n'est qu'une mine d'images brutales pour les versets de ses prophètes. Mais le cœur qui tressaille, aime, fleurit comme un printemps païen? Israël l'a condamné.

A son écriture, graphisme symbolique et décoratif, s'arrête l'art plastique d'Israël. L'Exode a dit: „Tu ne feras point d'image taillée". Et ce mot a tué les représentations merveilleuses, charmes et consolations de la vie. Bien plus, la loi d'Israël est iconoclaste! Mais parce que la Genèse prête à Dieu ce propos: „Faisons l'homme à

notre image“ chacun des Juifs a pu se croire le reflet de Dieu, parcelle infime mais réelle de la divinité. Qu'avait-il besoin du monde? — C'est ainsi qu'ils sont allés à travers la planète, curieux et secrets, souples de tempérament et orgueilleux dans leur foi, âpres et rêveurs, intelligents pour tout ce qui tient à la pensée, prompts à prendre le pli d'une nation étrangère, attachés uniquement à leur peuple, hommes soucieux de l'homme, mais fermés à tout ce qui tient au sol, à cette sève du terroir qui nourrit les générations sédentaires et fleurit, en même temps qu'aux arbres, dans le marbre ou la pâte sous les doigts industrieux.

Un Juif seul pouvait révéler les Juifs. Il y a des replis dans l'âme d'un peuple qui demeurent obscurs même aux yeux de l'intelligence mais que le sang pénètre aisément. Israël Zangwill, qui écrivit en anglais, est véritablement l'historien du peuple de Dieu, historien à la manière des grands romanciers qui remontent dans leur livre une petite mécanique humaine et l'animent du souffle créateur. Pierre Mille a traduit le premier ouvrage de Zangwill qui parut en France: *Les enfants du ghetto* — Crès éd. —

C'est un livre émouvant et qui a cette sombre grandeur des ouvrages dont le personnage principal, toujours présent, jamais nommé, épars entre les lignes, caché au cœur des phrases, est une grande force mystérieuse: foi, idée ou passion. Ici le judaïsme pèse sur tous les personnages. Il pèse sur eux à la manière d'un sacrement au caractère ineffaçable et l'on songe souvent, au milieu de ces êtres envoûtés en quelque sorte par les séculaires pratiques religieuses, à l'empreinte de l'ordination: *tu es sacerdos in aeternum.* Une force obscure, impérieuse, se meut dans le sang d'Israël, cerne ses facultés intellectuelles. Elle tient à une intolérance suprême d'abord, — le dieu d'Israël est le seul vrai dieu, — à une instruction strictement religieuse, — le saint livre est l'abécédaire, — à tout un formalisme étroit qui enclôt l'année, jour par jour, dans un cycle de bénédictions, de libations, de contraintes corporelles, ménagères, de joies et de lamentations de commande, de prières et de textes si nombreux qu'il y en a pour chaque acte de la vie matérielle, chaque pensée, chaque désir ...

La figure de Reb Shemuel, le rabbin pur, inébranlable, enfermé dans la loi et tout d'une pièce comme sa foi, domine le livre. C'est un noble visage que l'excès même de ses humbles

pratiques rend touchant. Un fanatisme méprisant brûle en lui. La synagogue et sa maison verrouillée contre l'impureté sont, pour cet antique flambeau rabbinique, les bornes du monde. Au delà encore aujourd'hui, ce sont pour lui les *Gentils*, des peuples qui ne gardent pas le sabbat et adorent des idoles.

Pinchas, le poète, représente le Juif verbeux, instable, remuant, ambitieux, impressionnable, brouillon, cultivé mais fat, emporté à tout moment par son rêve, l'idée ou simplement le ronflement d'un discours. Déja il en prend à son aise avec la loi du Sinaï, mais le simple énoncé d'un verset le ramène au cantique qu'il chante tout soudain, le cœur allègre. Il fait de l'ironie, plaisante sur ses correligionnaires, fréquente les réunions populaires, aide de son mieux au socialisme, pousse sa renommée sans négliger Hannah, la fille du Rabbin, qu'il souhaite épouser.

Mais Hannah aime ailleurs, un jeune homme d'affaires, actif, raisonnable, qui répond au nom de David. Or voici le drame. David est cohen, c'est-à-dire prêtre à la manière où on l'était quand le temple de Jérusalem était debout, voilà presque deux mille ans. Et Hannah, dans son adolescence, a été mariée rituellement à un homme qu'elle n'a jamais revu. Mariage de forme mais qui compte au regard de la loi. Hannah est une divorcée. Les textes sont formels: un cohen ne saurait épouser une divorcée!

Qu'importe l'amour, la détresse? Le vieux rabbin, déchiré, est inflexible devant cet écroulement du bonheur que rien au monde n'oblige, si ce n'est le Lévitique et la Torah. David se révolte. Sa passion balaie une religion tiède. Il complote de fuir, enlevant Hannah. Rendez-vous est pris un soir, pour la libération. Mais ce soir là est le soir du Seder, jour Pascal. Dans la maison, Reb Shemuel chante les hymnes prophétiques, évoquant le judaïsme légendaire et l'espoir infrangible des jours meilleurs. Hannah, près de la porte, tressaille, trébuche, recule. La religion immémoriale et terrible la reconquiert dans une minute.

Tout autour du drame, dans ce livre, grouille, vit le ghetto londonien, misérable, triste, loqueteux, mais illuminé sans cesse par les fêtes collectives, où Israël se serre flancs à flancs, et dans lesquelles il puise cette force de durer que donne le mirage des libérations futures. *Les rêveurs du Ghetto,* le second ouvrage de Zangwill qu'a traduit madame Marcel Girette — Crès éd. — dévoile

plus spécialement l'aventure cérébrale du Juif qui poursuit fanatiquement l'insaisissable.

L'origine de tous ces rêveurs — Joseph, Uriel Acosta, Spinoza — est la même, le ghetto, et Zangwill estime justement qu'ils ont tiré de là leur passion frénétique. L'enfance malléable, toute en imagination tendue, en regards braqués, prend le pli définitif dans ces milieux pauvres, séparés du monde, sans air, sans soleil, sans arbre, où la vie s'est concentrée tout entière dans l'exaltation d'un culte rigoureux. L'ombre du Dieu de Jacob, menaçant et secourable à la fois, s'étend sur le berceau du Juif. Il faut le prier, l'apaiser, lui plaire, en attendant on ne sait quel grand soir — temporel ou éternel! — qui est le seul rayon lumineux de toutes ces ténèbres. Macérations, jeûne, entraînement passionné des prophètes bibliques, horreur mystique de la souillure, ivresse des fêtes, visions, tout concourt à déformer la jeune intelligence, à creuser le gouffre d'une âme avide qui commence à s'entrouvrir.

La nouvelle où Zangwill met en scène Spinoza aux prises avec l'amour est particulièrement émouvante. Ce n'est qu'un tremblement dans la vie rigide du philosophe, ce court moment, défaillance devant la fille du docteur Van den Ende. Mais Zangwill en a tiré des pages d'un art sobre qui vous remuent. Un beau jeune homme, vigoureux, l'aspect énergique, a triomphé aisément du cœur de Klaartje. Le penseur solitaire, malingre, phtisique, se retire avec sa détresse, sans avouer qu'il aime. Dernier combat intérieur! Et puis la victoire. Spinoza domine toutes les passions humaines, se reprend à son rêve et peut écrire que „l'âme du sage ne saurait être troublée!"

En quittant Zangwill, nous quittons la véritable chronique psychologique du peuple juif.

Deux ouvrages de Jérôme et Jean Tharaud, *L'ombre de la croix* et *Un royaume de Dieu*, — Plon-Nourrit éd. — bien qu'entièrement consacrés à la juiverie, sont moins révélateurs du tréfonds d'Israël que du pittoresque anachronique où peuvent atteindre certaines tribus des Carpathes ou de Petite Russie.

Voyageurs attentifs, scrupuleux, singulièrement observateurs, les frères Tharaud évoquent, dans ces deux livres, la vie étonnante de villages juifs, immuables sans doute depuis des siècles, car ils nous semblent remonter d'une histoire abolie, d'un moyen-âge

impossible. La synagogue et l'armoire aux livres saints sont au centre du groupe, lumière et pain d'Israël. L'existence n'est qu'une suite de manifestations rituelles, tous les textes étant observés à la lettre, matériellement, et non dans leur esprit. Et nous assistons au développement de cette folie collective, tantôt angoissée, larmoyante, tantôt joyeuse, trépignante, qui agite la tribu par grandes ondes au cours du calendrier juif.

L'ombre de la croix l'emporte sans doute sur *Un royaume de Dieu* par la rigueur de la composition, la nouveauté soutenue des peintures. L'affabulation, dans l'un et l'autre livre, est mince. Le sujet, au reste, tient dans la vie étrange du peuple de Dieu. Les auteurs sont impartiaux, parfaitement détachés et leurs jugements y gagnent en pénétration et en force. L'écriture est nette, probe, simple dans un beau rythme, soignée sous des apparences faciles. Ce n'est pas un reproche de signaler trop de perfection! Et pourtant j'avouerai que tant et de si belle ordonnance ne me paraît pas exempte de froideur.

Zangwill, les Tharaud, nous montrent les Juifs des ghettos, les Juifs pratiquants, Juifs n'ayant point encore secoué la lisière religieuse, Juifs toujours étroitement liés à la grande famille. Mais aujourd'hui les ghettos sont ouverts, les tribus dispersées, et Israël, élevé dans les dignités et la richesse, marche avec les puissants parmi les nations d'Occident.

C'est là que Pierre Mille les a vus, dans le monde, dans ce qu'on nomme la société, ces Juifs émancipés dont les dernières pratiques religieuses ne sont plus guère qu'une politesse, et tels il les a peints, avec sa finesse coutumière, dans la première nouvelle du livre *Trois femmes* — Calmann-Lévy éd. — intitulée *Un divorce*. La littérature israélite est si restreinte qu'il convient de signaler cette excellente étude. On a peur de toucher au Juif, sujet scabreux; ou on y touche avec la plus dure mauvaise foi, on l'assomme. Pierre Mille a une conscience d'artiste qui l'oblige à la vérité, le détourne d'être partial, outre une curiosité intellectuelle qui le contraint à pénétrer tous les types qu'il rencontre.

Sauf le vieux Fauli, tous les personnages de *Un divorce* semblent vivre dans le plus complet relâchement religieux. Une vieille habitude historique, des liens familiaux, de vagues menées antisémites les rapprochent encore, mais on sent l'effritement du

groupe. Le ciment des persécutions et du formalisme confessionnel lui manque. Les affaires, la politique, l'accueil facile du monde, achèvent la désagrégation. Très certainement la petite Simcha, la fille de l'israélite Fauli, devenue madame de Fresquienne-Austreberte, préfète de Basse-Vendée, ressemblera vite à quelque autre Française... Et pourtant ?

Pourtant il y a une différence, peut-être insensible à première vue, encore bien marquée dans le fond et qu'il faudra des siècles de mélange pour effacer. On ne garde pas, contre tous les peuples, la foi monothéiste, intolérante du désert pendant plus d'un millénaire, la foi égoïste, dénaturée du Sinaï, l'acharnement dialectique envers la loi, le rêve de Sion aux murailles de feu, sans opposer longtemps, inconsciemment, une résistance à l'absorption. Celle de la femme est plus aisée. La Juive conserve la soumission de l'orientale et Pierre Mille l'a très bien vu. Mais l'Israélite a une autre résistance ! Visiblement, maintenant qu'il s'adonne aux lettres, aux arts en toute liberté, son caractère intime s'éclaire en s'opposant à celui des écrivains, des artistes de terroir. C'est un cérébral, un intellectuel. Il comprend, raisonne. L'émotion sensuelle n'est pas instinctive chez lui, mais, à force d'habileté, il en peut donner l'image. Théoricien, philosophe, il fera de l'esthétique puis appliquera ses formules. La sève du sol lui manque : il en fera l'analyse. Dans le cosmopolitisme moderne il se sentira plus à l'aise : c'est un homme qui réfléchit bien l'homme. Son monde est l'idée et son esprit, précieux, je l'accorde, ne fleurira jamais comme un arbuste, mais, ainsi que le diamant, il décompose et renvoie les rayons du soleil voisin.

Même poussière dans une nation, Israël a son importance et tient son rôle. C'est un fait qui doit se passer de tout jugement dans le sens du meilleur ou du pire. Le temps effacera sans doute la présomption nationaliste de valoir mieux que les autres, comme il effacera peut-être le caractère du Juif, à moins que le sionisme ne rassemble à temps le peuple errant autour du Temple ressuscité.

BOULOGNE sur SEINE MARC ELDER

□□□